

—Vous serais-je indifférent ?
 —Je ne saurais le dire.
 —Vous vous appelez Mathilde ?... fit-il après un instant de silence.
 —Oui, et vous ?...
 —Oh ! d'un nom bien laid : Samuel Lavigueur.
 —Que faites-vous ?
 —Je travaille chez des cultivateurs. Il faut faire quelque chose lorsqu'on n'est point riche, puis j'ai ma bonne mère qu'il faut soutenir. Et c'est pour cette raison que je n'ai pas pu aller chercher du travail à la ville comme les autres. J'ai bien pleuré en silence, allez, mademoiselle, d'être obligé d'user ainsi ma jeunesse qui ne demandait qu'activité et qui languissait ici enfermée dans un espace trop restreint. Mais j'aime ma mère ; son bonheur avant le mien.
 Tout en parlant ainsi, on arriva à la demeure de Mlle Aunais.
 Elle l'invita à lui rendre visite.
 —Je ne sais, répondit-il, j'ai peur que vos parents n'aient point cela.
 —Soyez sans crainte. Mon père veut tout ce que je désire. Il ne sait rien me refuser.
 —Qu'importe ? j'aurais peur, et quelle contenance prendrais-je en présence de votre père ?
 —Celle que vous avez avec moi.
 —Mais lui plaira-t-elle ?
 —Tout ce qui me plaît, vous dis-je, plaît à papa.
 —D'ailleurs, je vous verrai à la messe, n'est-ce pas ? Et si vous n'aimez pas que je vous parle, je vous ferai connaître ma décision d'une manière ou d'une autre.
 —Oh ! mais qu'elle soit en ma faveur, par exemple, dit-elle en souriant.
 Il sourit à son tour, et s'éloigna.

* *

Le dimanche suivant, Samuel, en habit des grandes fêtes, le pantalon en grosse étoffe du pays, les bottes cirées de frais, un mouchoir attaché autour du cou en guise de cravate, alla frapper à la porte de M. Aunais. Ce fut Mathilde elle-même qui vint ouvrir.

Elle le fit passer au salon, le présenta à son père, ensuite à sa mère, puis la conversation roula sur les événements du jour.

Tout en parlant, les époux Aunais ne pouvaient s'empêcher de faire, *in petto*, de profondes réflexions, sur la singularité du costume de Samuel, eux, les Aunais, bourgeois parvenus en amassant sous pas sou, la fortune qui les faisait vivre aujourd'hui à l'abri de la misère. Ils s'étonnaient même que leur fille, leur fille unique, eût choisi pour mari—comme elle l'avait dit à son père—ce rustique personnage, eux qui la destinaient à un avocat ou à un médecin de la ville ; oh ! comme ils s'étaient trompés !

Quand le jeune homme fut parti, M. Aunais parla à sa fille en ces termes :

—Tu sais, Mathilde, ne va pas t'éprendre de cet homme que tu ne connais pas et que tu as trouvé sur le chemin. Ta fortune, celle de ta mère, la mienne, mon intégrité, tout te promet et te fera trouver autre chose. J'espère que tu n'oseras pas causer de la peine à ton père, Mathilde, pour cet homme.

—Mais, mon père, il n'est point riche, il est vrai, mais il a un cœur d'or. Il fait vivre sa mère, une veuve, et sacrifie tout à son bonheur... Est-ce de sa faute, à lui, si le hasard l'a fait naître pauvre, sans nom ?... S'il est sorti du néant pour être condamné à vivre dans les ténèbres ?... Non, mon père, vous ne refuserez pas ce suprême vœu de votre petite Mathilde, toujours, toujours enfant pour vous caresser... Père, reprit-elle, en s'approchant de lui et en le flattant de mille câlineries, père tu sais, je l'aime depuis longtemps déjà : depuis que nous sommes ici : voici trois ans. Tous les dimanches, en allant à la messe, sans lui parler, je le voyais et j'entretenais dans mon cœur, le feu de cet amour naissant. Va ! j'ai bien souffert, parfois, pour te cacher ce secret qui me brûlait les lèvres !... J'ai bien fait de sublimes efforts, pour refouler au plus profond de mon cœur cet aveu si tendre, si tu savais ! Père, s'il est pauvre, et toi si tu es riche, pour tout cela, il ne faut pas le rejeter. Ma fortune sera la gienne ; nous vivrons toujours avec toi, nous serons

bien heureux, plus heureux que si tu me donnais à un jeune homme de la ville, car celui-ci ne verrait que mon argent, tandis que Samuel me prend pour moi-même. Tu vois la différence !... oh ! père ! ne refuse pas à ta petite Mathilde !... Je te jure de garder, pour toi, et pour maman, une grande place dans mon cœur !
 —Enfant, murmura le père, tu veux que je te gâte tout à fait ?

—Oui, pour me rendre meilleure.

—Cependant, je ne puis te donner mon consentement tout de suite, nous verrons.

Le lendemain, après avoir tenu conseil avec sa femme, M. Aunais se rendit au presbytère pour demander au curé des renseignements plus précis sur Samuel.

La réponse du curé fut sans doute favorable, car le mariage se fit quelques mois après.

Aujourd'hui, Mathilde vit heureuse, entourée de trois enfants, pleins de vie, et elle ne peut regretter d'avoir sacrifié l'élégant jeune homme de la ville pour le plus humble des "habitants."

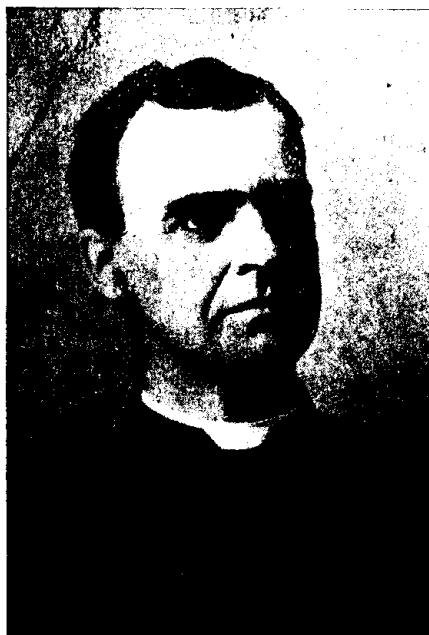
Alphonse Leroux

A SAINT-TÉLESPHORE

Samedi, le 29 janvier 1898, les Forestiers Catholiques ont fait chanter une grand'messe, en l'honneur de St-François de Sales, à l'occasion de la fête patronale de M. le curé Frs Reid, leur zélé chapelain.

Vers dix heures, M. J.-A. Leroux, marguillier en charge et Messieurs les Forestiers Catholiques, ayant à leur tête M. Jean-Baptiste Sauvé, chef-ranger, allèrent au presbytère, chercher Monsieur le curé et l'accompagnèrent à l'école du village, tenue par Mme A.-E. Jacques, où l'attendait un auditoire d'élite, extrêmement sympathique à ce pasteur dévoué, qui, depuis quatre ans, ne cesse de prodiguer à la jeunesse ses soins les plus empressés.

A la joie qui rayonnait sur tous les fronts, on devinait aisément le sentiment de profonde reconnaissance qui remplissait tous les cœurs. Assistèrent à la fête,



LE RÉV. M. F. REID

Mgr L.-Z. Champoux, Protonotaire Apostolique et M. l'abbé Renaud de St-Henri de Mascouche.

L'ouverture de la séance fut suivie d'une jolie chanson appropriée à la fête ; chantée à l'unisson par les soixante-dix élèves présents. Plusieurs morceaux furent exécutés, puis un intéressant dialogue *La Chaîne de la Reconnaissance*. Tous remplirent leur rôle avec talent et habileté.

Puis on présenta un cadeau, consistant en un service à thé en argent offert par les institutrices de la

paroisse, puis un joli bouquet présenté par M. Napoléon Lefebvre, neveu de Monsieur le curé.

Le digne prêtre remercia les enfants de l'école, et les institutrices, de cette belle manifestation de leurs cœurs reconnaissants.

INVARIABLE.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-C. K.—Voyez ma *lettre ouverte*.—Très belle et bonne Histoire Naturelle de J. d'Arsac, en six volumes, pouvant se relier en deux ou trois, \$3.75. Son titre : "Merveilles et Harmonies de la Nature."—Histoire Naturelle de Buffon, annotée par l'abbé Berger, 50c le volume. En cours d'impression. Deux volumes parus.—Chez MM. Cadieux, Derome et Cie, rue Notre-Dame à Montréal.

Louis-M. L., St-Johnsburg.—Reçu votre bonne petite composition. Nous sommes heureux de voir votre attachement à notre belle langue. Nous publierons le plus tôt possible. Si vous avez d'autres travaux littéraires, nous en enverrez-vous ?

Georges L., Montréal.—Je vous remercie vivement de votre confiance. Continuez à étudier après votre journée de dur travail. Un ouvrier peut tout aussi bien arriver qu'un autre. Voyez notre jeune Bueil : il n'a jamais pu étudier qu'après ses journées d'un travail ardu, et vraiment, il n'écrit pas mal. Le travail vient à bout de tout. Lisez un livre, un bon livre (Bossuet, Fénelon ou autre). Mettez un jour, ou vingt-quatre heures, à une page, approfondissant, cherchant la pensée de l'auteur, la liaison des mots entre eux, comment ils s'accordent : il n'est pas besoin de grammaire pour apprendre à fond la grammaire et la syntaxe. Mais il faut raisonner.

Mlle Eva, Lévis.—Voyez ce que je me permets de conseiller à Georges L.—Vous êtes bien jeune encore, si j'en juge par votre écriture ?

Mlle Bona.—Non, vous n'êtes pas oubliée, et rien, dans vos lettres, n'a pu mécontenter personne. Nous publierons dans le prochain numéro.

Mlle Fleurette.—Il y a longtemps que vous n'avez plus envoyé de vos jolies pensées au MONDE ILLUSTRÉ. Tous seront heureux de vous revoir. Voulez-vous bien, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de M. votre frère Arthur ?

L.-P. M., Trois-Rivières—Continuez ; cherchez de jolis petits sujets, ne craignez pas de nous les envoyer.

Mlle L. des B.—Pardonnez-nous : nous sommes surchargés ! On va faire paraître le plus tôt possible.

AU PALAIS-BOURBON

(Voir gravure)

Le 22 janvier dernier—lendemain de l'anniversaire de la mort du roi Louis XVI—, avait lieu, à la chambre des députés de France, une scène rappelant assez bien Corbett et Fitzsimmons.

C'étaient des torses et des biceps... Comme dans toute *royauté* qui se respecte, il y a eu aussi du sang répandu... c'était de l'encre !

Ce sang n'avait pas même la valeur de celui de Lucullus, à qui les Romains demandaient : "Est-ce de la sauce, que tu rends là ?"

Journalistes, mes frères, qu'on ne vienne plus nous jeter à la face, maintenant, comme une injure, les *flots d'encre répandus* ! Puisque ça se répand jusqu'au Parlement de France, jusque sur les députés, ce n'est pas, vous le voyez bien, de... petite bière !

Après vingt minutes d'un combat homérique, le petit père Brisson s'est mis la tête sous son... j'allais dire : aile ; les soldats sont entrés, tout le monde est sorti. C'était, heureusement, fini !

Chez la femme, la beauté est un fruit et l'esprit une fleur. C'est pourquoi l'on voit dans nos salons, les délicats courir à la fleur et les gourmands au fruit. Il est bon de dire qu'il y a des délicats qui sont gourmands.